

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Revue Politique et Littéraire

LE RÉVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

VOL. VI.

MONTREAL, 26 JUIN, 1897.

No. 142

SOMMAIRE

L'affaire du Drummond, *Vieux rouge* —
 Notre infériorité, *Magister* — Le né-
 potisme, — Un peu de morale, *Cen-
 sor* — Les saints du calendrier, *Flute*
 te — Une interview officielle du pape,
Jean de Bonnefon — Courage civique,
Lucien Millexoye — La reine Victo-
 ria — FEUILLETON : Rome(SUITE)
Emile Zola.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne
 sont pas les conditions ordinaires des autres
 journaux. Nous livrons le journal à domicile,
 [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au
 commencement de chaque mois. Tout ce que
 nous demandons au public est de voir le
 journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont
 payables tous les quatre mois et d'avance. Nous
 adresserons un numéro échantillon gratuitement et
 tous ce ux qui en feront la demande.

L'affaire du Drummond

L'affaire du Drummond forme le sujet
 des conversations dans les groupes de poli-
 ticiens et fait couler l'encre des rédacteurs
 de journaux.

Les partisans du gouvernement en chu-
 chotent à voix basse et d'une façon mysté-
 riense. Les oppositionnistes ne trouvent
 pas d'expressions assez sévères pour criti-
 quer le projet d'achat du Drummond
 adopté par la Chambre basse et qui vient
 d'échouer aussi misérablement au Sénat.

Les commentaires vont leur train sur
 toute cette transaction gouvernementale.

C'est à un tel point qu'en notre ville, il
 n'est pas rare de rencontrer des libéraux
 qui s'accueillent en exprimant mutuelle-
 ment leurs doléances sur la conduite de
 certains chefs du cabinet libéral dans toute
 cette question.

On ne comprend pas bien pourquoi cette
 rage, de vouloir acheter désavantageuse-
 ment un chemin de fer qui a déjà coûté
 assez cher au pays.

On ne comprend pas pourquoi cette pré-

cipitation à bâcler un marché qui comporte des intérêts importants en jeu et qui fait un tort immense à toute une partie de la province.

On ne comprend pas comment un gouvernement puisse acheter un chemin de fer sans déduire du prix d'achat les subventions qu'il a déjà accordées.

Enfin, on trouve que cette transaction n'est pas assez tirée au clair.

“ Les libéraux, dit le peuple, ont promis d'administrer les affaires du pays d'une façon honnête. On ne veut donc pas de petites cachettes ”.

Pour nous, nous croyons qu'il devrait se commencer une enquête sans plus tarder sur cette transaction.

S'il y a des jobbers dans le cabinet libéral qu'ils soient mis au jour, et avant qu'ils n'aient contaminé leur voisinage ou qu'ils ne cherchent à jeter les responsabilités sur le gouvernement même.

Le peuple ne permettra pas qu'on joue avec lui.

Du jour où il s'apercevra que les promesses d'honnêteté des chefs politiques qui sont montés au pouvoir n'étaient que des leurres, il en décrètera immédiatement la chute.

Le peuple n'entend pas être à la merci de cliquards, qu'on se pénètre bien de ceci.

Ce sont les contribuables qui paient et ils n'ont pas fait le vœu de permettre aux gouvernements de piller ses goussets, surtout quand c'est pour faire un honteux étalage de luxe de mendiant à cheval.

L'affaire du Drummond est une triste affaire. On n'a qu'à lire les journaux ministériels et constater le verbiage dont on se sert pour voiler le triste état de choses qui gît au fond de cette transaction.

Les faits parlent par eux-mêmes. Lors-

qu'on n'est pas coupable, on ne crie pas tant ; on raisonne.

Heureusement que le Sénat est venu mettre le *hold* à l'empressement des parains de ce projet de loi.

Il a bien fait.

On dira peut-être en certains quartiers, où le coup du Drummond est accepté d'emblée, que le Sénat est un corps d'impuisants et de ramollis.

Nous ne pouvons le croire.

Le Sénat, en votant contre le Drummond, a rendu service au pays. Dans une question où il s'agit de dix millions de dollars, il nous semble qu'il devrait y voir à deux fois.

Les Sénateurs se sont donc montrés patriotes avant tout.

Bien plus, ils ont rendu un service immense au parti libéral.

Lorsque les députés seront retournés dans leurs comtés, et qu'ils auront consulté le sentiment de leurs électeurs, ils seront convaincus de la vérité de ce que nous disons.

L'affaire du Drummond est d'une impopularité qui serait désastreuse et fatale au gouvernement.

Le peuple regarde cette transaction comme une conspiration éhontée pour crocheter le trésor public.

De bons libéraux vont même jusqu'à dire qu'on a attendu que M. Laurier fût en Angleterre pour travailler plus à l'aise.

Nous ne voulons pas donner cours à toutes les rumeurs qui circulent sur cette affaire.

Seulement, que nos amis députés libéraux ne l'oublient pas !

C'est le Pacifique qui a fait tomber Sir John Macdonald, malgré tout son prestige, en 1873.

En 1892, le gouvernement Mercier a sombré dans la Baie des Chaleurs.

Qu'on prenne garde aux leçons du scrutin!

VIEUX ROUGE.

NOTRE INFÉRIORITÉ

C'est bien à regret que nous l'avouons, la supériorité des anglais qui nous couvraient dans la province de Québec, dans le domaine de la vie pratique, est indéniable.

Pour ne parler que des grandes lignes de démarcation qui existent à notre point de vue, entre les deux races, l'Anglais, si nous pouvons nous exprimer ainsi, est d'une race à formation *particulariste*, tandis que nous, Canadiens-français, nous semblons d'une race à formation *communautaire*.

Voyez autour de vous : l'Anglais compte sur lui-même et sur lui seul, pour se débrouiller dans la vie. Le Canadien-français compte en général sur la communauté.

Être fonctionnaire, c'est-à-dire vivre aux dépens du gouvernement, tant bien que mal, mais sûrement sans aléa, sans grands efforts, sans déploiement d'initiative, voilà le rêve, voilà à quoi tend l'éducation pourrie donnée à notre jeunesse, voilà l'ambition que le père propose à son fils, et dans nos meilleures familles.

L'agriculture qui se prêterait si bien à notre beau pays, le commerce, l'industrie sont forcément délaissés. Ce sont des professions qui demandent des efforts individuels et qui exposent à de dangereux hasards. Sans compter qu'elles n'ont pas le même prestige que les professions dites "libérales". Ne nous enseigne-t-on pas cela dans nos petits séminaires? Bien en-

tendu quand on aura fait la part pour la soutane.

L'Anglais conçoit la vie tout autrement. Comme père, il ne doit à ses enfants que l'éducation. Il s'est tiré d'affaires lui-même; ses fils en feront autant. S'il gagne largement, il dépensera largement; il augmentera son fort, et la jouissance permanente qu'il en éprouvera sera un nouveau stimulant au travail.

Autre chose. Un jeune Anglais ne songe guère à être fonctionnaire. Il laissera la politique aux gens de fortune et de loisir, aux propriétaires, aux fils de famille, aux commerçants et aux industriels arrivés. Ce n'est pas qu'il s'en désintéresse. Mais il suffit à l'Anglais que le gouvernement le laisse libre, ne s'ingère pas dans ses affaires, ne lui fasse pas payer trop de taxes. Pour lui la liberté ne consiste pas, comme pour les Latins, à prendre sa part du pouvoir.

Son éducation n'est pas organisée sur un modèle uniforme; elle ne vise pas à en faire un fonctionnaire. La plupart des établissements anglais visent à une éducation pratique, mettant de bonne heure le jeune homme en face des nécessités de la vie, lui enseignant à compter sur lui-même, à n'avoir confiance que dans le *self help*.

Il n'y a pas de plus rude école générale pour apprendre à se vaincre soi-même, que la formation sociale qui oblige à ne compter que sur soi-même dans la vie.

Voilà de viriles paroles.

Le salut est là en effet.

Et ce salut viendra, si l'on y met quelque énergie et quelque suite.

Ce salut viendra si l'on a la poigne voulue pour appliquer le grand remède; réforme générale dans notre système éducatif.

MAGISTER.

LE NEPOTISME

On appelle de ce nom la faveur témoignée par les papes aux personnes de leur famille, à leurs neveux spécialement, les neveux étant les seuls descendants avouables d'un prêtre que la loi sacerdotale condamne au célibat. Enrichir sa famille, c'est pour un pontife voler l'Eglise, qui seule doit profiter des acquisitions et des conquêtes de la papauté, ce qui est donné à Dieu ne doit point revenir aux hommes. Voilà le principe dont la déduction rigoureuse est la condamnation du népotisme. Ce principe fut souvent scandaleusement violé au moyen-âge et depuis. Dès qu'ils étaient montés sur le trône pontifical à force d'intrigues, les papes, pour la plupart déjà avancés en âge, usaient de leur puissance viagère en parvenus et faisaient participer au gâteau leurs neveux et leurs créatures. Le XVe siècle et le commencement du XVIe furent principalement l'âge d'or du népotisme. Sixte IV surtout contribua puissamment à avilir la papauté en faisant litière à ses neveux du patrimoine de l'Eglise. Après avoir fait l'un d'eux, Julien de Rovère, cardinal, il maria les autres richement à des filles naturelles des Sforza ou des rois de Naples, puis il voulut fonder une principauté dans la Romagne pour le cinquième, Gérome Riario. Pour arriver à ce but, il ne négligea rien ; il entra dans la conspiration que les Pazzi tramaient à Florence contre les Médicis ; il poursuivit avec fureur les Colonna, fit prisonnier leur jeune fils, promit de le rendre à sa mère si on lui cédait une ville, et le rendit décapité. Il s'était malheureusement trompé dans son choix. Celui qu'il avait fait cardinal était le véritable homme de guerre de la famille, le belliqueux Julien, le futur Jules II, celui qu'il voulait faire prince était tout au plus propre à faire un cardinal. Mais, malgré cette erreur, il réussit à lancer la papauté dans sa voie nouvelle, "à montrer le premier, dit Machiavel, ce qu'un pape pouvait faire." Il avait fondé le népotisme. Ce fut Innocent VIII et surtout Alexandre VI qui lui firent produire ses plus beaux fruits. Innocent VIII eut à pourvoir et à enrichir sept enfants naturels qu'il reconnut.

Ce fut également ses enfants qu'Alexandre VI combla de biens et de puissance. Pour créer un vaste état à son fils César Borgia, les Colonna, les Orsini, les Malatesta, les Baglioni, les Bentivoglio furent tour à tour, par la ruse ou la force, chassés de Pérouse, de Bologne, de Rimini, de Faenza. Le duc d'Urbain dut céder à son tour. César ne souffrit auprès de lui rien qui ne l'inquiétât : ses frères mêmes, dont il était jaloux comme amant et comme prince, disparurent. Il était le véritable maître de l'Eglise. Il se faisait l'allié du roi de France ; il régnait sur l'Italie centrale. Son pouvoir paraissait solide. Il avait tout prévu pour le maintenir à la mort de son père ; mais il arriva, contre toute prévision, que le père et le fils, ayant bu par mégarde du poison qu'ils destinaient à des cardinaux, furent malades en même temps. Le pape mourut, César fut pris et perdit tout. L'œuvre était à recommencer, mais la papauté, entrée dans la voie des conquêtes, n'en devait pas sortir, et le belliqueux Jules II, devenu pape enfin, songea, non pas à enrichir ses neveux, mais à reprendre pour son propre compte et celui de l'Eglise, l'empire des Borgia. Après, les Médicis dominent à Rome avec Léon X, plus artiste que guerrier ; puis, avec Clément VII les préoccupations de famille reviennent, et ce pape, armé d'abord pour affranchir l'Italie de la domination espagnole, finit par se soumettre à Charles-Quint, à condition que Florence révoltée sera rendue à son cousin Côme et deviendra un grand duché ; contre cette menaçante puissance de l'empereur, les papes suivants essayent encore de lutter en plaçant leurs neveux sur les trônes de l'Italie. A travers les mille vicissitudes d'une diplomatie machiavélique, Paul III Farnèse poursuit l'établissement de ses parents, Il fait donner à son fils naturel, Pierre Lerigi, Novare ; à sa mère, Vittoria, la main d'un prince de sang français, Vendôme ; son neveu, Ottavio, Farnèse, reçoit une fille naturelle de l'empereur, l'investiture de Comerino, la promesse de Milanais, enfin la possession de Parme et de Plaisance. Le népotisme était si bien le vice inhérent à la papauté, que le sévère et fanatique Carraffa, qui ne rêvait que violentes réformes, songea, à

peine monté sur le trône pontifical sous le nom de Paul IV, à pourvoir ses neveux. Cardinal, il s'était vigoureusement élevé contre les abus du népotisme. Devenu pape, son premier acte fut de faire nommer cardinal son neveu, Caraffa ; "soldat adonné à tous les vices, dit Ranke, et dont il disait lui-même qu'il avait les bras plongés jusqu'au coude dans le sang." Quelques pratiques de dévotion, quelques soupirs hypocrites du neveu suffirent à calmer les scrupules de l'oncle, qui crut trouver en lui un utile auxiliaire. Ses autres neveux, il les fit, l'un duc de Palliano, l'autre duc de Montebello. Pendant quelques temps, il espéra, appuyé sur eux et sur l'alliance française, rabaisser l'orgueil espagnol. Il fut vaincu, et, dans la douleur de sa défaite, il se prit à jeter un regard sur ceux en qui il avait mis ses espérances. Ce fut avec horreur qu'il découvrit le désordre de ses neveux et notamment du cardinal Charles. Un jour qu'il alla le visiter, il le trouva dans son lit environné de gens mal famés. La lumière se fit en lui et, l'ancienne austérité reprenant le dessus, il brisa avec violence l'objet de ses faveurs. Désespéré et tourmenté par la fièvre, il prononça l'exil de tous ses neveux. Ce fut la sentence de mort du népotisme. Désormais Rome cessa de donner au monde le scandale d'un favoritisme aussi éhonté. Les parents des papes furent le plus souvent comblés d'honneurs, mais on ne songea plus à leur donner des Etats et des principautés.

Par extension, on a donné le nom de favoritisme au favoritisme appliqué par un prince ou par un homme qui arrive au pouvoir, spécialement à sa famille et à ses proches. Le favoritisme a existé dans tous les temps et dans tous les pays où a fleuri l'institution monarchique. En France, particulièrement, les bâtards du roi ont été longtemps comblés d'honneurs et les favoris et les courtisans se sont scandaleusement partagé la fortune publique. Avec le pouvoir absolu, le népotisme et le favoritisme corrompirent l'administration à tous les degrés. Il fallut la Révolution de 1789 pour mettre momentanément un terme à cet état de choses qui devait reparaitre, bien qu'amoindri, sous l'Empire,

la Restauration, le gouvernement de Louis-Philippe et le second Empire.

Dans notre beau pays démocratique, le népotisme fleurit sous les chauds rayons du pouvoir et nous en ferons voir certains cas très édifiants.

CHERCHEUR

UN PEU DE MORALE

Dignité professionnelle, sentiment de l'honneur dans toutes les positions sociales que nous puissions occuper, voilà encore un des heureux fruits que ne manquera pas d'apporter une réforme sérieuse dans notre système d'éducation.

Lorsque nous parlons de dignité professionnelle, nous comprenons toutes les professions.

Pour le présent c'est aux journalistes que nous voulons nous en prendre.

Il est effrayant de constater quels ravages fait dans la conscience des publicistes et des politiciens, l'esprit de parti ou de coterie. Tout semble permis contre des adversaires ; à défaut de faits précis, qu'on ne peut articuler, ou de noms propres qu'il y aurait danger à prononcer, on ramasse des racontars que l'on répète "sous toutes réserves," c'est-à-dire avec l'intention manifeste de les accréditer et l'arrière pensée d'en décliner la paternité en cas de démenti légal ou de menaces de poursuites. Que si l'on a emprunté à un confrère, quelque décrié qu'il soit, une diffamation caractérisée, et que cette diffamation ait été mise à néant par celui ou ceux qu'elle visait, ou oublie d'enregistrer la réclamation et la réfutation qu'elle a provoquées : est-on obligé de tout lire ? C'est aux intéressés de donner la chasse au mensonge et de se défendre : il faudrait être naïf pour leur venir en aide ou leur rendre justice, sans qu'ils l'exigent expressément.

Ces déplorables mœurs se sont implantées dans notre jeune pays. Comme le chiendent, elles tendent à envahir tous les partis. Le mensonge empoisonne la plupart de nos polémiques, et ceux qui s'en servent avec le plus d'habileté ou de cynisme, ce ne sont pas les représentants de la libre pensée, les partisans de l'athéisme, de la morale facile. Quelques organes de la Sainte

Eglise ont acquis dans le maniement de la diffamation, voire de la calomnie, une supériorité aussi incontestée que peu enviable. Nous en savons quelque chose.

Espérons qu'une saine éducation élémentaire saura faire disparaître petit à petit ce défaut capital que nous possédons, nous canadiens, de nous manger continuellement les uns les autres.

CENSOR.

LES SAINTS DU CALENDRIER

Nous avons un juin pluvieux. La pluie en juin n'est d'ailleurs pas une rareté. Elle semble avoir particulièrement inspiré les fabricants de dictons. Saint Norbert (6 juin) est le premier visé :

Les bains que prend saint Norbert
Inondent toute la terre.

La rime n'est pas riche, mais le style est concis. Moins succinctes sont les réflexions inspirées par saint Médard (8 juin.)

Du jour de Saint-Médard en juin
Les laboureurs se donnent soin,
Car les vieux disent que s'il pleut
Quarante jours pleuvoir il peut
Mais s'il fait beau, soyez certain
D'avoir abondance de grain.

Mais le jour, sans contredit, le plus terrible du mois, c'est la Saint-Pierre, le 29 juin :

S'il pleut le jour de la Saint-Pierre,
Le grain bien enchérira.
S'il vente c'est signe de guerre.
S'il fait beau, tout réussira,

Quoi qu'on ne s'explique pas très bien l'influence que peut avoir le vent de la Saint-Pierre sur les relations des peuples, souhaitons qu'il fasse beau et que tout réussisse.

FLUTE

Une interview officielle du Pape

On a reporté ici la conversation du pape avec un évêque, élégamment, pieusement, habilement réfractaire. Cela a fait écho : les partis ont ramassé cette pierre tombée du dôme romain pour se la lancer. Aucun démenti n'est venu diminuer le poids du boulet. Et voici, au con-

traire, qu'un document nouveau arrive de Rome avec des sceaux, des seings, des contre-seings, qui vient s'appuyer sur le premier comme un entablement sur une cariatid.

L'évêque de Beauvais sort de Rome et répand les nouvelles de son voyage en une lettre de grand style et de haute tournure, une lettre qui ferait croire qu'à défaut d'épiscopat, nous avons encore des évêques.

Celui-ci n'est pas du goût de tout le monde : son front est taillé pour dominer la vie ; la voûte élargie de son crâne a l'ampleur qu'il faut aux pensées heureuses. Sous sa peau de Médional, coule la lave des volcans mal éteints. On ne peut pas dire qu'il suit les instructions du pape. Il est un des rares postillons qui ont précédé sur les routes de France le carrosse romain ; et son fouet claquait en l'honneur de la démocratie quand le verre du cardinal Lavigerie n'avait pas été encore un instrument de toast. En d'autres temps, Mgr Fuzet aurait été un gallican adversaire de l'invasion romaine dans les affaires de France. Mais le pape s'étant mis au service de l'Etat, Mgr Fuzet n'a pas pu se faire réactionnaire afin de ne pas être avec son chef.

L'Eglise ainsi renouvelée apparaît comme une femme créée belle par Dieu, mais confiée aux mains gourdes des hommes qui s'appliquent à renverser ses organes, et à jeter la laideur sur sa splendeur éteinte.

Calme parmi ce chaos, prêt à recevoir les coups pour mieux les rendre, Mgr Fuzet se tient fidèle aux doctrines de sa vie. Lui seul sait si sa politique républicaine et franche lui vaut, dans le Vatican, les sympathies attendues. Peut-être un jour sera-t-il, comme Mgr Fonteneau, remis pour avoir été de l'avis du pontife : Léon XIII aime mieux les valets qui vont derrière que les courriers qui précèdent.

En attendant, le voyage de l'évêque de Beauvais à Rome fait tomber dans l'histoire religieuse une lettre admirable, ciselée comme un bijou précieux, ajourée comme une rosace de cathédrale.

L'évêque français, venu en pèlerin, montre la cendre et la poussière animées par le sang des martyrs.

Elle est, en effet, la Ville sainte par excellence

Depuis la petite tribune de Sainte-Croix-de-Jérusalem, où sont déposées les insignes reliques de la Passion, jusqu'aux sanctuaires qui gardent les ossements des derniers saints canonisés, Rome est un reliquaire immense où viennent se classer les plus précieux souvenirs de la sainteté chrétienne.

Vous rappelez-vous ce chevalier rentrant après une longue absence, et conduit par un suzerain sur la pierre qui recouvrait les restes d'un être chéri ? " Ne sentez-vous pas frémir quelque chose sous vos pieds ? " disait le Seigneur compatissant, désireux d'adoucir l'amertume d'une mort ignorée.

Ne sentons-nous pas frémir sous nos pieds la terre de Rome ? La cendre des Pontifes, des Confesseurs, des Vierges, en forme les couches glorieuses ; elle est tout imbibée du sang des martyrs. " Vous me demandez des reliques ? disait un jour disait Pie V à un ambassadeur, courbez-vous et prenez une poignée de la poussière que nous foulons. "

Ici les allusions deviennent transparentes comme l'eau d'un lac non troublé. Le pasteur place les ruines de la Rome moderne, de la ville inachevée en face des ruines qui virent les Césars :

Les grandes basiliques, dit-il, privées des pompes pontificales, semblent porter dans leur morne solitude le deuil des splendeurs disparues. Espérons que les profanations épargneront les restes de la cité sainte, échappés à la fureur de l'alignement et aux embellissements barbares.

Après l'aquarelle des murs achevée, l'évêque entreprend le portrait du pape :

Nous avons trouvé Léon XIII tel que nous l'avons toujours vu. Son corps est frêle, transparent comme un vase d'albâtre où brûle une flamme inextinguible. En vain les années passent sur lui ; son intelligence n'a pas cessé d'être d'une netteté merveilleuse, sa mémoire impeccable et son cœur plein de tendresse pour notre patrie.

Et nous voyons la figure usée du pontife dans la misère orgueilleuse de son appartement :

Il semble, remarque Mgr Fuzet, que les papes n'ont trouvé rien d'assez spacieux, ni de trop magnifique pour recevoir le peuple fidèle, tandis qu'ils se sont réservé, dans l'immensité de leur palais, une modeste chambre pour y résider.

Et l'évêque résume les idées du pape.

Le chaos est magnifique, mais reste chaos : les idées socialistes se mêlent aux rêves de paix universelle et tout cela tourne brusquement en opportunisme, telle une tasse de lait surchauffé tourne en ce que vous savez.

Léon XIII a sondé, d'un regard pénétrant, les maux qui tourmentent notre siècle : l'harmonie sociale troublée ; la paix du monde menacée par l'antagonisme des peuples et des souverains ; le sentiment religieux et le frein du devoir, affaiblis ; l'esprit d'indépendance et de révolte, qui mène à l'anarchie, se répandant partout. Il a vu les vieilles monarchies, inquiètes, demander le salut à la rigueur des lois et au nombre des armées, les jeunes démocraties chercher la pierre angulaire pour y asseoir définitivement leurs institutions. Il s'est ému de compassion pour les foules, accablées de misères imméritées. Inspiré du ciel, guidé par son génie et par son cœur, il offrit à tous, aux rois et aux peuples, le secours des doctrines divines, des vertus évangéliques, de l'influence de la religion, et, depuis vingt ans, il n'a cessé dans ses immortelles Encycliques, de leur apprendre où ils trouveront l'ordre, la stabilité, le progrès et la satisfaction de leurs aspirations légitimes.

Léon XIII n'aime pas seulement la paix et la démocratie ; il aime la France et il l'a dit à Mgr Fuzet :

Avec quelle ardeur, s'écrie l'évêque, il nous a entretenus de son affection pour notre pays, et quelles vibrations il y avait dans sa voix, lorsqu'il exprimait le désir que cette affection soit comprise de tous, parce qu'elle ne lui est inspirée que par l'intérêt de la religion et de la France,

Fidèle observateur des directions pontificales, nous n'avons pas dissimulé à notre Père et Maître combien nous étions heureux de constater les progrès que font ses idées fécondes et pacificatrices. Elles s'élèvent au-dessus des contingences inférieures ; pour atteindre la haute région des principes, elles se dégagent des intérêts temporaires et terrestres, pour ne servir que la cause de Dieu. Les résistances du premier moment ne les feront pas échouer ; elles triompheront, parce qu'elles sont vraies et opportunes. La semence est jetée, elle fructifiera. Comme aux grains confiés à la terre, il faut aux idées, pour mûrir, non seulement le travail de l'homme, mais celui du temps.

Tel est le récit officiel et authentique de la dernière audience donnée au Vatican.

Cette interview épiscopale complète les conversations connues du vieux pontife et les éclaire.

Mais à cette close, il faut une morale.

Les évêques réfractaires reviennent de Rome porteurs d'encouragements.

Le pape leur conseille l'invasion dans la République.

Les candidats démocrates, les rêveurs socialistes montent dans la barque de Pierre et tendent leurs filets sous la bénédiction pontificale.

Un évêque simplement respectueux de Dieu, de l'autorité et des gendarmes, un évêque dévoué à la République, tombe aux genoux de Léon XIII et reçoit des bénédictions avec des encouragements.

Faut-il conclure de cela que le pape, comme un Janus de jardin, a plusieurs figures ?

Faut-il croire qu'il trompe ou qu'il est trompé ?

Il est préférable et plus poétique de s'imaginer que l'Église est à un des derniers beaux jours de son automne. En ces heures charmées comme ce qui va finir, le pontife présente aux lèvres altérées de ses fidèles des coupes variées. Les breuvages les plus forts sont versés aux jeunes, et pour les vieillards attardés, la coupe s'emplit d'eau douce.

Les misanthropes seuls s'effrayent et voient les fumées bleues de l'incendie à dix points de l'horizon : spirales grêles qui s'élèvent et se tordent un moment, comme des âmes en peine dans le calme ciel de Rome pour en atténuer le bleu.

JEAN DE BONNEFON

LA REINE VICTORIA

La reine Victoria célèbre aujourd'hui le soixantième anniversaire de son avènement au trône d'Angleterre. Soixante-dix-huit ans d'âge et soixante ans de règne ! L'âge n'a rien d'exceptionnel, mais la durée du règne est presque sans précédent : ici, la reine Victoria n'a guère pour émule dans l'histoire que Louis XIV. Toutefois, tandis que Louis XIV vieux et fatigué s'acheminait péniblement vers le tombeau au milieu des revers de la fortune et sous l'étreinte d'une coalition formidable, la reine Victoria voit encore, à l'heure actuelle, son immense empire s'accroître tous les

jours de quelques domaines ; le drapeau anglais, hors du continent européen, est presque passé à l'état de drapeau universel, et la souveraine, en promenant son regard autour d'elle, en parcourant des yeux la carte du monde, n'y rencontre que des sujets de satisfaction et d'orgueil.

La reine Victoria n'a jamais été ce qu'on appelle une jolie femme. Elle a eu de tout temps l'œil dur et les plis de la bouche impérieux. De bonne heure, ses formes se sont épaissies au milieu d'une jeunesse éprouvée neuf fois par la maternité et absorbée jusqu'au seuil de l'âge mûr par les soins qu'elle comporte. Une photographie très répandue, qui remonte à 1860, la représente assise devant son mari, le prince Albert, et le regardant avec la plus tendre affection. La reine vient à peine de franchir la quarantaine et rien dans son visage, dans sa coiffure, dans la simplicité de la mantille qui orne ses épaules et dans la forme de la robe qui recouvre son corps, ne donne l'idée d'une femme ayant le goût des riches toilettes : on dirait plutôt une bourgeoise dénuée de toute prétention et à qui les raffinements de l'élégance sont complètement inconnus.

Mais qu'on ne s'y trompe pas, sous ces dehors si simples, se cache un esprit très cultivé, une intelligence politique de premier ordre. La reine Victoria n'a jamais considéré l'exercice de la royauté constitutionnelle comme une sinécure. Pour ce qui est des relations d'Angleterre, il est hors de doute que, pendant plus d'un quart de siècle, toutes les dépêches diplomatiques lui passèrent par les mains, et qu'elle en conférait, à l'occasion, personnellement avec le premier ministre, ou le chef du Foreign Office.

Par ses liens de famille, la reine Victoria a un pied dans presque toutes les familles régnantes d'Europe ; elle est notamment la grand'mère de l'empereur d'Allemagne et de l'impératrice de Russie. Mais de tous les souverains avec lesquels elle a entretenu commerce, c'est incontestablement Napoléon III qui avait réussi à exercer sur elle la complète fascination. Sur ce chapitre, les témoignages abondent et ne laissent ouverture à aucune hésitation.

Il est superflu de faire remarquer qu'au moment où s'écroula l'empire, quinze ans après

les sentiments de la reine avaient changé si on eût euevers l'empire. De l'alliance de 1854, sur les ruines de l'équilibre européen auquel Napoléon avait tant de coups, avec une conception si fautive des intérêts français, il ne demeurerait plus rien ; la France, à son tour, était gisante, et la révolution avait renversé la dynastie impériale. Le gouvernement anglais ne témoignait pas beaucoup de sympathies effectives à la France pendant ses malheurs, et la reine elle-même ne tenta rien, apparemment pour secourir la torpeur de ses ministres.

On était au mois d'avril 1855, c'est-à-dire au plus fort de la guerre de Crimée, et le couple impérial français se trouvait depuis quelques jours l'hôte de la reine Victoria. " Quelle chose étrange, écrit-elle dans son journal, que moi, petite fille de George III, j'ai dansé avec Napoléon, le neveu du grand ennemi de l'Angleterre, et actuellement mon allié le plus intime ! Et cela dans la salle de Waterloo ! Et cet allié, six ans auparavant, habitait ce pays, pauvre, inconnu ! Quelques pages plus loin, elle ajoute : " Je connais peu de personnes à qui je me sois sentie instantanément ainsi portée à me confier et à parler sans réserve... Je me sentais (je ne sais comment m'exprimer) en sécurité auprès de lui... Il y a quelque chose de fascinant, de mélancolique, d'engageant, qui attire à sa personne, en dépit de toutes les préventions que l'on pourrait avoir contre lui, et certainement sans l'aide d'aucun avantage personnel extérieur, quoique sa figure me plaise."

Rien n'effraye plus la reine Victoria que les doctrines révolutionnaires, et elle professe que les pays constitués en république y sont plus exposés que les autres. Même, à côté d'elle, les libéraux anglais, avec le cortège de radicaux qu'ils traînent maintenant après eux, ont perdu le charme qu'ils exerçaient sur son esprit au début de son règne, lorsqu'ils la protégeaient, elle et son mari, contre les mauvais procédés des tories. Elle n'en est pas moins entrée de tout cœur dans ce jeu politique inauguré par lord Salisbury et qui consiste à sauvegarder les bonnes relations de la Grande-Bretagne et de la France, quelle que soit la vivacité de leurs dissentiments. Voilà

vingt-six ans que le régime républicain est établi en France, et c'est seulement il y a trois mois que la reine Victoria, podagre et accablée par la vieillesse, a fait connaissance d'un des présidents de la République. Autant que ses ministres et que l'ensemble de ses sujets, elle est convaincue de l'entière correction du Foreign Office, dans la question d'Égypte, par exemple ; mais son gouvernement a résolu de désarmer la France par ses sourires et ses bonnes grâces. La reine, avec son sens patriotique si affiné, joue maintenant le premier rôle dans cette partie, et on se dit en la voyant à l'œuvre, que si elle préside depuis soixante ans avec tant de succès au développement d'un grand règne, elle en est digne par la double autorité de ses vertus privées et de son intelligence politique.

Le Jubilé de la reine Victoria sert d'occasion aux journaux anglais pour épiloguer sur tout ce qui touche à la cour de Sa Gracieuse Majesté. Ils constatent aujourd'hui avec un chagrin très loyaliste, que le plus beau collier de perles du monde civilisé n'appartient pas à la reine, mais bien à la duchesse de Cumberland, sœur cadette de la princesse de Galles. Ces perles évaluées à 200,000 livres (5 millions de francs), appartenaient au roi Guillaume IV d'Angleterre. A la mort de ce souverain, le roi Ernest de Hanovre les réclama. Le gouvernement de la reine Victoria refusa en prétendant que c'était la souveraine d'Angleterre qui devait en hériter. Une commission d'arbitrage fut désignée et elle conclut à l'unanimité que les perles apportées en Angleterre par l'électeur Georges de Hanovre, devenu roi Georges 1er, devaient retourner au Hanovre. Elles sont depuis revenues en Angleterre par un autre chemin.

AU DEBUT

Le plus court moyen pour s'éviter de cruelles souffrances et les ennuis qui découlent d'un séjour forcé à la maison, à la suite d'un rhume négligé, c'est de prendre au début du BAUME RHÛMAL ; c'est le seul remède jouissant d'une réelle efficacité.

LE COURAGE CIVIQUE

Je ne connais rien de plus reconfortant pour l'amour-propre français que ce livre d'or du courage civique où sont inscrits des noms obscurs pour la plupart et qui méritent pourtant d'être portés avec fierté, car ils ont été mis en quelque sorte à l'ordre du jour de la nation.

Détournons pour un instant notre pensée des défaillances que n'enveloppera pas toujours l'ombre protectrice et, en attendant que justice soit faite de ceux qui oublièrent dans une heure d'affolement de hautes leçons, d'illustres exemples, admirons sans réserve, avec une joie patriotique sincère, ces fils du peuple qui soutinrent dignement la réputation de leur patrie.

Car notre pays conserve le privilège de ces dévouements instantanés qui semblent jaillir, au milieu des plus terribles catastrophes, des vaillances qui s'ignoraient elles mêmes éclatent soudain, quand retentissent les appels d'agonie. C'est en quelque sorte, à ces minutes suprêmes, la révélation du cœur, et c'est alors qu'on le juge. Il devient sublime ou lâche. Et, Dieu merci, dans le compte des abnégations sublimes et des égoïsmes honteux, la part du dévouement est la meilleure.

"La vertu, a écrit un auteur contemporain, humble mot, grande chose!" Oui, cette fraternité devant la mort : et ces humbles furent grands. Sous ces vestes de travail a palpité le pur amour de l'humanité. On les retrouvera ces braves, si un jour la France est en danger... soldats du devoir, soldats de la patrie.

Une croix pour tous ces sacrifices... c'est peu. Ou est moins avare quand il s'agit de récompenser des services électoraux, des complaisances inavouables. Il n'en est pas moins d'un salutaire effet de montrer à la foule que le ruban rouge se gagne ailleurs que dans les antichambres officielles et qu'il est permis d'aller le chercher à travers les flammes, en sauvant des créatures humaines. Il y aura des imitateurs, soyez-en sûrs. On en causera à l'atelier. Et nous verrons grandir la noble contagion de l'honneur.

Si la tête du pays ne vaut plus grand'chose,

le cœur reste sain. C'est une consolation dans le présent et une espérance pour l'avenir. Quelle puissantes que soient les haines qui nous guettent au delà des frontières, elles ne viendront pas facilement à bout d'une race qui conserve obstinément le culte de la vaillance, qui l'aime, qui l'honore et qui, pour ce sentiment viril, saura combattre, saura mourir

Georges, le nouveau décoré, a eu pour exprimer sa joie un mot très beau : "Les camarades vont être contents. Et puis, le petit, il sera fier de son père!" Le sauveteur n'aura peut-être pas en effet d'autre héritage à laisser à son enfant. Mais cet orgueil est vraiment touchant. De tels actes, de telles fiertés sont les titres de noblesse de la démocratie française.

LUCIEN MILLEVOYE.

Les amis et abonnés du RÉVEIL sont priés de se rappeler que nous avons tout ce qu'il faut pour exécuter toutes les commandes d'imprimerie qu'ils voudront bien nous confier, depuis la carte de visite jusqu'au livre de luxe.

Nous faisons en même temps une spécialité des blancs d'avocats et de notaires. Ces blancs seront imprimés d'après les nouvelles formules du Code Civil qui vient d'être mis en vigueur dans la province de Québec.

S'adresser à A. Filiatreault, 157 Sanguienet, 1560 Notre-Dame et à la boîte de poste 2184, Montréal.

Il est bon d'être fils de ministre par le temps qui court. On se paie des destriers de grande taille, et l'on caracole devant ces dames, qui se pâment d'admiration devant la beauté plastique des furluquets qui gouvernent le Canada Français en sous main.

UN VÉRITABLE FLEAU

L'humidité est pour tous ceux qui toussent un véritable fléau, ils doivent à tout prix en éviter les mauvais effets et redoubler de précautions. Le BAUME RHUMAL est le remède par excellence dont ils doivent faire usage.

L'île Grosbois

On nous annonce la formation d'un syndicat qui se propose de construire un magnifique hôtel sur l'île Grosbois. Le capital est souscrit, assure-t-on, et la réalisation de ce projet est maintenant une question de jours.

Grâce à l'existence de cet hôtel, qui formera le noyau d'un groupe de villas et de cottages de plaisance, Montréal et ses environs seront dotés d'une nouvelle station d'été à l'usage de toutes les bourses et les petits employés et les ouvriers pourront, au jour du repos, se payer le luxe enviable d'une villégiature facile, agréable et peu coûteuse.

Les moyens de transport ne manqueront pas. Du côté nord, le vapeur *Filgate* fera un service régulier ; du côté sud, l'*Hochelaga* et le *Terrebonne* desserviront les localités où ils abordent ; et le chemin de fer électrique du Bout de l'Île sera en communication directe et par correspondance avec l'île Grosbois.

Quelques cottages sont déjà bâtis et des lots de 100, 150 et 200 pieds ont été acquis par plusieurs de nos concitoyens. Ces lots, assez nombreux, ne sont pas tous vendus ; il en reste un certain nombre qui ne manqueront pas d'acheteurs en raison de leur bas prix et des conditions faciles accordées aux personnes honorables.

De jour en jour, Montréal sent le besoin d'élargir sa banlieue ; les moyens de locomotion dont nous disposons,—moyens économiques, rapides et séduisants—ont multiplié les voyageurs et aboli les distances.

On pourra donc désormais se retirer l'été à l'île Grosbois aussi facilement qu'on se retire à Longueuil, à Laprairie ou au Sault ; et ceux qui ne pourront s'installer là pour la durée de la saison pourront avec une très grande facilité y aller passer une journée agréable à l'abri des odeurs, des poussières et des bousculades de la grande ville.

Les abonnés du REVEIL sont priés de nous faire parvenir le prix de leur abonnement au plus tôt.

Il y a une résidence sur la rue Sherbrooke qui vient de coûter à son acquéreur \$25.000. Elle n'est pas encore terminée, et il faudra bien encore une quinzaine de mille pour la mettre habitable. Avec un autre dix mille d'ameublement, ce sera très convenable. L'acheteur gagne un gros salaire, et comme le lieutenant du roi de la *Dame Blanche*, il a gagné ça sur ses économies depuis un an.

Cela montre qu'il est beau de ménager sur son salaire.

Le chimiste italien Vignolo vient de découvrir un nouveau corps auquel il a donné le nom de :

Diparaossiactophénondiphénilpipérazine, soit trente-neuf lettres, qu'il est à peu près impossible de prononcer d'une seule haleine. Aucune fantaisie, cependant, aucune superfétation dans cette formule, parfaitement claire pour les initiés et dont le grand mérite est d'inclure tous les éléments compris dans la substance désignée. C'est égal ! on frémit en pensant que l'heure approche où la *dipara...* etc., etc... se combinera à un autre corps, dont le nom comprendra également une trentaine de lettres, et où il faudra baptiser la combinaison !

Les abonnés du REVEIL qui n'ont pas toute la série du journal sont priés de demander les numéros qui leur manquent, et ils leur seront expédiés par le courrier suivant.

On annonce la nomination de Mgr Bruchési, archevêque de Montréal. C'est bien fait pour le clergé. Pour nous, nous nous en réjouissons.

On raconte une histoire de billet dans les gazettes. Est-elle vraie ?

S'ASSIMILE FACILEMENT

Un estomac débile réclame des ménagements. Le BAUME RHUMAL, préconisé contre toutes les affections de la gorge et des poumons, est facilement assimilé et n'exige pas un régime spécial.

FEUILLETON

ROMIE

PAR

EMILE ZOLA

XII

— Vraiment, mon cher fils ! Du reste, vous ne m'étonnez pas, Son Excellence est si bonne !

-- Et, monseigneur, je dois ajouter que je suis revenu le cœur léger, plein d'espérance. Désormais, il me semble que mon procès est à moitié gagné.

— C'est bien naturel, je comprends cela.

Nani souriait toujours, de son fin sourire d'intelligence, aiguë d'une pointe d'ironie, si discrète, qu'on n'en sentait pas la piqure. Après un court silence, il ajouta très simplement :

— Le malheur est que votre livre a été condamné, avant-hier, par la congrégation de l'Index, qui s'est réunie tout exprès, sur une convocation du secrétaire. Et l'arrêt sera même porté à la signature de Sa Sainteté après-demain.

Pierre, étourdi, le regardait. L'éroulement du vieux palais sur sa tête ne l'aurait pas accablé davantage. C'était donc fini ! le voyage qu'il avait fait à Rome, l'expérience qu'il était venu y tenter aboutissait donc à cette défaite, qu'il apprenait ainsi brusquement, au milieu de cette fête ! Et il n'avait même pu se défendre, il avait perdu les jours, sans trouver à qui parler, devant qui plaider sa cause ! Une colère montait en lui, il ne put s'empêcher de dire à demi-voix, amèrement :

— Ah ! comme on m'a dupé ! Ce cardinal qui me disait ce matin : Si Dieu est avec vous, il vous sauvera, même malgré vous ! Oui, oui, je comprends à cette heure, il jouait sur les mots, il ne me souhaitait qu'un désastre, pour que la soumission me gagnât le ciel... Me soumettre, ah ! je ne puis pas, je ne puis pas encore ! J'ai le cœur trop gonflé d'indignation et de chagrin.

Curieusement, Nani l'écoutait, l'étudiait.

— Mais, mon cher fils, rien n'est définitif, tant que le Saint-Père n'aura pas signé. Vous avez la journée de demain, et même la matinée d'après-demain. Un miracle est toujours possible.

Et, baissant la voix, le prenant à part, pendant que Narcisse, en esthète amoureux des cols allongés et des gorges puériles, examinait les dames :

— Écoutez, j'ai une communication à vous

faire, en grand secret... Tout à l'heure, pendant le cotillon, venez me rejoindre dans le petit salon des glaces. Nous y causerons à l'aise.

Pierre promit d'un signe de tête ; et, discrètement, le prélat s'éloigna, se perdit au milieu de la foule. Mais les oreilles du prêtre bourdonnaient, il ne pouvait plus espérer. Que ferait-il en un jour, puisqu'il avait perdu trois mois, sans arriver seulement à être reçu par le pape ? Dans son étourdissement il entendit Narcisse, qui lui parlait d'art.

— C'est étonnant comme le corps de la femme s'est abîmé, depuis nos affreux temps de démocratie. Il s'empâte, il devient horriblement commun. Voyez donc là, devant nous, pas une qui ait la ligne florentine, la poitrine petite, le col dégagé et royal.

Il s'interrompit, pour s'écrier :

— Ah ! en voici une qui est assez bien, la blonde, avec des bandeaux... Tenez ! celle que monsignor Fornaro vient d'aborder.

Depuis un instant, en effet, monsignor Fornaro allait de belle dame en belle dame, d'un air d'aimable conquête. Il était superbe, ce soir-là, avec sa haute taille décorative, ses joues fleuries, sa bonne grâce victorieuse. Aucune histoire leste ne circulait sur son compte, il était accepté simplement comme un prélat galant qui se plaisait dans la compagnie des dames. Et il s'arrêtait causait, se penchait au-dessus des épaules nues, les frôlait, les serpirait, les lèvres humides et les yeux riants, dans une sorte de ravissement dévot.

Il aperçut Narcisse, qu'il rencontrait parfois. Il s'avança. Le jeune homme dut le saluer.

— Vous allez bien, monseigneur, depuis que j'ai eu l'honneur de vous voir à l'ambassade ?

— Oh ! très bien, très bien !... Hein ? quelle délicieuse fête !

Pierre s'était incliné. C'était cet homme, dont le rapport avait fait condamner son livre ; et il lui reprochait surtout son air de caresse, les promesses menteuses de son accueil si charmant.

Mais le prélat, très fin, dut sentir qu'il avait appris l'arrêt de la congrégation. Aussi trouvait-il plus digne de ne pas le reconnaître ouvertement. Il se contenta, lui aussi d'incliner la tête avec un léger sourire.

— Que de monde ! répéta-t-il, et que de belles personnes ! On ne va bientôt plus pouvoir circuler dans ce salon.

Maintenant, tous les sièges y étaient occupés par des dames, et l'on commençait à y étouffer, au milieu de ce parfum de violettes, que chauffait la fauve odeur des nuques blondes ou brunes. Les éventails battaient plus vifs, des rires clairs

s'élevaient, dans le brouhaha grandissant, toute une rumeur de conversation, où l'on entendait circuler les mêmes mots. Quelques nouvelles, sans doute, venaient d'être apportées, un bruit se chuchotait, puis jetait la fièvre de groupe en groupe.

Monsignor Fornaro, très au courant, voulut donner lui-même la nouvelle, qu'on ne disait pas encore à voix haute.

— Vous savez ce qui les passionne toutes ?

— La santé du Saint Père ? demanda Pierre, dans une inquiétude. Est-ce que la situation s'est encore aggravée ce soir ?

Le prélat le regarda, étonné. Puis, avec une sorte d'impatience :

— Oh ! non, oh ! non, Sa Sainteté va beaucoup mieux, Dieu merci ! Quelqu'un du Vatican me disait tout à l'heure qu'elle avait pu se lever, cette après midi, et recevoir ses intimes, ainsi qu'à l'habitude.

— On a eu tout de même grand'peur, interrompit à son tour Narcisse. A l'ambassade, j'avoue que nous n'étions pas rassurés, parce qu'un concave, en ce moment, serait une chose grave pour la France. Elle n'y aurait aucun pouvoir, notre gouvernement républicain a tort de traiter la papauté comme une quantité négligeable. . . . Seulement, sait-on jamais si le pape est malade ou non ? J'ai appris d'une façon certaine qu'il a falli être emporté, l'autre hiver, lorsque personne n'en souffrait mot ; tandis que, la dernière fois lorsque tous les journaux le tuaient, en parlant d'une bronchite, je l'ai vu, moi qui vous parle, très gaillard et très gai. . . . Il est malade quand il le faut, je crois.

D'un geste pressé, monsignor Fornaro écarta ce sujet importun.

— Non, non, on est rassuré, on n'en cause déjà plus. . . . Ce qui passionne toutes ces dames, c'est qu'aujourd'hui la congrégation du Concile a voté l'annulation du mariage, dans l'affaire Prada, à une grosse majorité

De nouveau, Pierre s'émut. N'ayant eu le temps de voir personne au palais Bocanera, à son retour de Frascati, il craignait que la nouvelle ne fût fausse. Et le prélat crut devoir donner sa parole d'honneur.

— La nouvelle est certaine. Je la tiens d'un membre de la congrégation.

Mais, brusquement, il s'excusa, s'échappa

— Pard-n ! voici une dame que je n'avais pas aperçue et que je désire saluer.

Tout de suite, il courut, s'empressa devant elle. Ne pouvant s'asseoir, il resta debout, courbant sa grande taille, comme s'il eût enveloppé

de sa galante courtoisie la jeune femme, si fraîche, si nue, qui riait d'un si beau rire, sous l'effleurement léger du petit manteau de soie violette.

— Vous connaissez cette dame, n'est-ce pas ? demanda Narcisse à Pierre. Non ! vraiment ?... C'est la bonne amie du comte Prada, la toute charmante Lisbeth Kauffmann, qui vient de lui donner un gros garçon, et qui reparait ce soir pour la première fois dans le monde. . . Vous savez qu'elle est Allemande, qu'elle a perdu son mari ici, et qu'elle peint un peu, assez joliment même. On pardonne beaucoup à ces dames de la colonie étrangère, et celle-ci est particulièrement aimée, pour la belle humeur avec laquelle elle reçoit, dans son petit palais de la rue du Prince-Amédée. . . Vous pensez si la nouvelle qui circule de l'annulation du mariage, il doit l'amuser !

Elle était vraiment exquise, cette Lisbeth, très blonde, très rose, très gaie, avec sa peau de satin, son visage de lait, ses yeux si tendrement bleus, sa bouche dont l'aimable sourire était célèbre pour sa grâce. Et, dans sa toilette de soie blanche pailletée d'or, elle avait surtout, ce soir là, une telle joie de vivre, une telle certitude heureuse, à se sentir libre, aimante et aimée, qu'autour d'elle la nouvelle qu'on chuchotait, les méchancetés dites derrière les éventails, semblaient tourner à son triomphe. Tous les regards s'étaient un instant fixés sur elle. On répétait son mot à Prada. "Et des rires s'étouffaient, d'irrespectueuses plaisanteries circulaient tout bas, de bouche à oreille, tandis qu'elle, radieuse dans son insolente sérénité, acceptait d'un air de ravissement les galanteries de monsignor Fornaro, qui la félicitait sur une toile, une Vierge au lis, envoyée par elle à une Exposition.

Ah ! cette annulation de mariage, qui défrayait la chronique scandaleuse de Rome depuis un an, quelle rumeur dernière elle produisait, en tombant ainsi au beau milieu de ce bal ! Le monde noir et le monde blanc l'avaient longtemps choisie comme un champ de bataille, pour y échanger les plus incroyables médisances, des commérages sans fin, des histoires à dormir debout. Et c'était fini cette fois, le Vatican imperturbable osait prononcer l'annulation, sous le prétexte que le mariage n'avait pu être consommé, par suite de l'impuissance du mari. Rome entière allait en rire, avec son libre scepticisme, dès qu'il s'agissait des affaires d'argent de l'Eglise. Personne déjà n'ignorait les incidents de la lutte, Prada révolté qui s'était tenu à l'écart, les Bocanera inquiets qui avaient remué ciel et

terre, et l'argent distribué aux créatures des cardinaux pour acheter leur influence, et la grosse somme dont on avait payé indirectement le rapport enfin favorable de monsignor Palma. On parlait de plus de cent mille francs en tout, ce qu'on ne trouvait pas trop cher, car un autre divorce, celui d'une comtesse française, avait coûté près d'un million. Le Saint-Père avait tant de besoins ! Et cela, d'ailleurs, ne fâchait personne, on se contentait d'en plaisanter malignement, les éventails battaient toujours dans la chaleur croissante, les dames avaient un frémissement, d'aise, sous le vol discret des mots légers, murmurés à peine, qui frôlaient leurs épaules nues.

— Oh ! que la contessina doit être contente ! reprit Pierre. Je n'avais pas compris pourquoi sa petite amie nous disait, à notre arrivée, qu'elle allait être, ce soir, si heureuse et si belle. Et c'est à cause de cela, certainement, qu'elle va venir, elle qui, depuis ce procès, se considérait comme en deuil.

Mais Lisbeth, ayant rencontré les yeux de Narcisse, lui avait souri, et il dut aller la saluer à son tour, car il la connaissait, pour avoir traversé son atelier, comme toute la colonie étrangère. Il revenait près de Pierre, lorsqu'une nouvelle émotion parut agiter les aigrettes de diamants et les fleurs, dans les chevelures. Des têtes se tournèrent, le brouhaha grandit.

— Eh ! c'est le comte Prada en personne ! murmura Narcisse émerveillé. Une jolie carrière tout de même ! Habillez-le de velours et d'or, et quelle figure de bel aventurier du quinzième siècle, mordant sans scrupule à toutes les jouissances !

Prada entra, l'air très à l'aise, gai, presque triomphant. Et, au-dessus du large plastron blanc de la chemise, que l'habit encadrait de noir, il avait vraiment une haute mine de proie, avec ses yeux francs et durs, sa face énergique, barrée d'épaisses moustaches brunes. Jamais sa bouche vorace n'avait montré sa dentition de loup, dans un sourire de sensualité plus ravie.

D'un regard rapide, il examina, déshabilla toutes les femmes. Puis, quand il eut aperçu Lisbeth, si gamine, si rose et si blonde, il s'adoucit, il vint très ouvertement à elle, sans s'inquiéter le moins du monde de l'ardente curiosité qui le dévisageait. Il se pencha, causa bas un instant, dès que monsignor Fornaro lui eut cédé la place. Sans doute la nouvelle lui fut confirmée par la jeune femme, car il eut un geste, un rire un peu forcé, en se relevant.

Ce fut alors qu'il vit Pierre et qu'il le rejoignit, dans l'embrasure de la fenêtre. Il serra également la main de Narcisse. Et, tout de suite, avec sa bravoure :

— Vous savez ce que je vous disais, en revenant ce soir de Frascati. . . . Eh bien ! il paraît que c'est fait, ils ont annulé mon mariage. . . . C'est si gros, si impudent, si imbécile, que j'en doutais tout à l'heure.

— Oh ! se permit de déclarer Pierre, la nouvelle est certaine. Elle vient de nous être confirmée par monsignor Fornaro, qui la tenait d'un membre de la congrégation. Et l'on assure que la majorité a été très forte.

Un rire encore se couvra Prada.

— Non, non ! on n'imagine pas une farce pareille ! C'est le plus beau soufflet que je connaisse, donné à la justice et au simple bon sens. Ah ! si l'on parvient aussi à faire cesser le mariage civilement, et si mon amie que vous voyez là-bas, le veut bien, comme on s'amusera dans Rome, Mais oui ! je l'épouserai à Sainte-Marie-Majeure, en grande pompe. Et il y a, de par le monde, un cher petit être qui sera de la fête, aux bras de sa nourrice !

Il riait trop haut, il était trop brutal, dans cette allusion à son enfant, preuve vivante de sa virilité. Souffrait-il donc, pour avoir aux lèvres un pli qui les retroussait, montrant ses dents blanches ? On le sentait frémissant, en lutte contre un réveil de passion sourde, tumultueuse, qu'il ne s'avouait pas à lui-même.

— Et vous, mon cher abbé, reprit-il vivement connaissez-vous l'autre nouvelle ? Vous a-t-on dit que la comtesse allait venir ?

Il nommait ainsi Benedetta, par habitude, oubliant qu'elle n'était plus sa femme.

— On vient de me le dire en effet, répondit Pierre.

Un moment, il hésita, avant d'ajouter, cédant au besoin de prévenir toute surprise fâcheuse :

— Sans doute nous verrons aussi le prince Dario, car il n'est pas parti pour Naples, comme je vous disais. Un empêchement, à la dernière minute, je crois.

Prada ne riait plus. Il se contenta de murmurer, la face brusquement sérieuse :

— Ah ! le cousin en est ! Eh bien ! nous les verrons tous les deux !

(A suivre)

L'ART MUSICAL

SOMMAIRE DU EUMÉRO DE JUIN
 Chronique ; Causerie ; De l'origine des maitres de la Symphonie (SUITE) ; La sucession de Brahms ; Les fléaux du feu, Superstitions ; L'Influence de l'électricité sur la voix ; Chopin (SUITE) ; Gabriel Pierné ; Règlement sur la musique sacrée, (SUITE) ; Une anecdote de Rubinstein ; Les littérateurs et la musique ; Le jubilé de la Reine ; Une lettre de Boieldieu ; Notes et informations ; Montréal ; Petit cours d'hamonie pratique : Académie de musique de Québec ; Corrépondance d'Europe ; Corrépondance d'Amérique ; Instruments.

MUSIQUE — A l'Angélus (Piano) C. Broustin ; Valse, Olbersleben ; Les Pifferari (Piano) Ch. Gounod.

ABONNEMENTS :

	{	VILLE.....	\$1 15
	{	CAMPAGNE....	1 00
Un an	{	EN DEHORS DU	
	{	CANADA ET DES	
	{	ETATS-UNIS ...	1 25
Le numéro.....			15

Adresser les abonnements :
 Boite postale No 2181, Montréal au 1676 rue Notre-Dame.

A VENDRE

Deux Materiels d'Imprimerie

COMPRENANT

Bresses,

Caractères,

Casses,

Etc.

UNE CHANCE EXCEPTIONNELLE.

S'adresser à

A. FILIATREULT,
 157 rue Sanguinet.

Boite de Poste, 2134.

'LE SUN'

Compagnie d'Assurance sur la Vie du Canada.

Siege Social, Montreal.

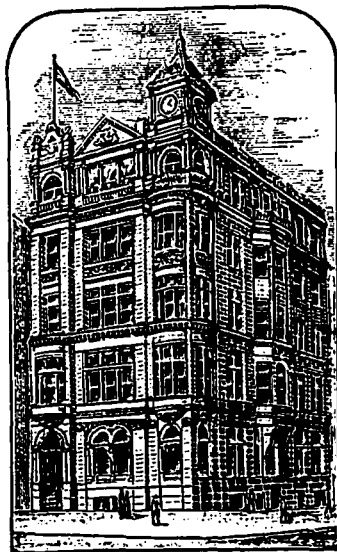
ROBERTSON MACAULAY, Président

Hon. A. W OGILVIE, Vice-Président.

T. B. MACAULAY, Secrétaire.

IRA B. THAYER, Sur't. des Agences.

G. F. JOHNSTON, Assistant Surintendant des Agences.



L'année 1897 a, jusqu'à maintenant été plus satisfaisante encore que 1806 Elle montrera sans aucun doute une augmentation tout à fait anormale. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. Sa police sans condition et son habile et prudente direction ont fait leur œuvre.

— UNE AUTRE RAISON —

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui a introduit la police sans condition ce qui a pendant de longues années été une des principales attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis, fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurance d'un porteur de police ne peut d'après ce privilège et après avoir été deux ans en vigueur être résilié aussi longtemps que sa réserve esé assez élevée pour acquitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable à volonté.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUER CE SYSTEME

Capitaux assurés au 31 décembre 1891.....	\$38,196,890 92
Actif au 31 décembre 1899.....	6,388,142 66
Revenu pour 1896.....	1,886,258 00

O. LEGER,

Gérant Département Français pour la ville et le District de Montréal

Une invention pour les enfants de 6 à 60 ans.

L'ECHOPHONE

LA DERNIERE
MACHINE
A PARLER

Lorsque Edison inventa le phonographe, qui reproduit la voix humaine, on a cru que c'était la plus grande invention du siècle, et on a eurai-son.

Pensez-y bien: la voix humaine, des airs de musique, des chansons de toutes sortes, les discours et les conférences des grands hommes d'état sont reproduits par ces machines.

Pourquoi n'y a-t-il pas des phonographes partout? Ils coûtent trop cher — de \$10 à \$200.

Nous avons résolu ce problème. Un **ECHOPHONE** vous sera adressé (les frais de l'express à la charge de l'acheteur, et *Leslie's Weekly* pendant une année pour la somme modique de **\$8.00**

L'**ECHOPHONE** est mis en mouvement par un mouvement d'horloge.

Un enfant peut s'enservir. Un cylindre est envoyé avec chaque machine, chaque cylindre supplémentaire coûte 50c chacun. Les cylindres du phonographe et du graphophone peuvent être utilisés sur cette machine, et si la machine à parler ne satisfait pas l'acheteur, son argent lui sera remis.

A juste titre, *Leslie's Weekly*, est considéré comme la magazine illicite la plus en vogue en Amérique. Le prix d'abonnement est de \$4.00 et l'**ECHOPHONE** se vend \$10.00. On peut être étonné que les deux se vendent seulement \$8.00, mais ceci s'explique facilement. Nous avons besoin de 250,000 abonnés au *Leslie's Weekly*. Nous croyons les obtenir par ce moyen. Ceux qui annonceront dans notre circulation, nous rembourseront nos pertes d'aujourd'hui machine est limité — "Premier rendu, premier servi."

LESLIE'S WEEKLY

110 FIFTH AVENUE, NEW-YORK CITY

PAPIER DU "JUBILE"

Boîte Souvenir de papier Vellum et d'enveloppes

Pour l'année jubilaire, contenant 48 feuilles de papier et 48 enveloppes dans une superbe boîte. Prix 30 cts.

AUSSI :

Un nouveau vellum royal irlandais, de Marcus Ward et Cie., de trois grandeur différentes, dans des boîtes contenant deux mains, avec des enveloppes assorties, et

Un assortiment complet de papeterie de grandeurs et de formes tout à fait nouvelles.

MORTON PHILLIPS & CIE

MONTREAL

NORTH BRITISH & MERCANTILE

CIE D'ASSURANCE
CONTRE LE FEU
ET SUR LA VIE

CAPITAL.....	\$15,000,000
FONDS INVESTIS.....	53,000,000
FONDS INVESTIS en CANADA.....	5,000,000
REVENU ANNUEL.....	12,000,000

Directeur-Gérant :—THOMAS DAVIDSON

Directeurs Ordinaires — W. W. Ogilvie, A. MacNider, Ecr., Banque de Montréal; Henri Barbeau gérant général Banque d'Épargne de la cité

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offre à ses assurés une sécurité absolue et en cas de feu un règlement prompt et libéral.

Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés à des taux modérés
Bureau principal en Canada : 78 ST-FRANCOIS-XAVIER, MONTREAL

GUSTAVE FAUTEUX

Téléphone Bell, No. 318

Agent pour Montréal et les environ

MAPLE CARD



FABRICANTS
DE PAPIER.

MOULIN A PORTNEUF

MONTREAL QUE

LIBRAIRIE FRANCAISE

G. HUREL

1615 rue Notre-Dame

MONTREAL

J. A. DROUIN,

AVOCAT

Bâtisse de la New York Life, 11 Place
d'Armes, Chambres 315 et 316.
Téléphone 2243

Arthur GLOBENSKY,

AVOCAT.

1586 1/2 Rue NOTRE-DAME

Wanted—An Idea Who can think of some simple thing to patent? Protect your ideas, they may bring you wealth. Write JOHN WEDMANN BURN & CO., Patent Attorneys, Washington, D. C., for their \$1,500 prize offer and list of two hundred inventions wanted.

Imprimé par la Cie d'Imprimerie Commerciale (limitée) et publié par Aristide Filiatreault au No. 30 rue St Gabsiel, Montréal.

Musee Eden

L'idée qui a présidé à la création du Musée Eden n'a pas été de fonder une entreprise commerciale, mais d'ouvrir dans la métropole du Canada un édifice spécialement consacré aux Beaux-Arts et à la reproduction des épus des plus glorieux de l'histoire du pays. Ses directeurs de la Compagnie du Musée Edou ont cherché dans l'histoire de leur pays si féconde en événements remarquables, les pages les plus intéressantes pour l'instruction, l'amusement et la récréation du public. Les galeries du Musée Eden sont principalement pour la jeunesse et les enfants une source constante d'une action récréative. Ses galeries sont au nombre de 34 et occupent un espace d'un delà de 25,000 pieds, c'est-à-dire qu'à part des nombreux groupes en cire, il y a une infinité d'autres objets à voir.

Monument National, No. 206, rue St. Laurent, Montréal.

P. S. Les personnes désirant se procurer un catalogue illustré, traitant l'histoire des faits, pourront se le procurer au prix modique de 5c.

C'est le seul Musée en Amérique qui exhibe autant de groupes et d'objets de curiosité pour la somme de 50c. pour les adultes et 5c. pour les enfants.